

LE FIGUIER DE BIZERTE

Une nouvelle de Thérèse Fournier

Il était une fois un figuier nain. Aziz l'avait recueilli dans la cour de son oncle, dans le secret espoir de le vendre au marché de Bizerte. Tous les jours de cet été-là, il s'installa sur l'escalier du marché central, à l'ombre de Jamâ el-Kebir. Mais les ménagères gravissaient les marches sans voir le jeune homme et son arbuste. Jusqu'à ce jour de la deuxième moitié d'août.

La veille, une dépression avait dispersé ses nuages noirs sur le rouge du couchant. Venant du détroit de Sicile, après avoir croisé par bâbord l'île de Zembra, un remorqueur bordeaux nommé Akaï Sango dépassa les jetées, glissa dans la rade et s'ancra face au paseo dans un lourd bruit de chaîne.

Dans la lumière entre chien et loup, sous les palmiers de la promenade à balustres blanches, des groupes compacts de vacanciers en jeans et djellabas déambulaient en mangeant des graines de tournesol et des pommes d'amour.

Marc vivait sur le navire avec ses parents, sa sœur Diane, deux bergers canadiens blancs et une jolie chatte tigrée.

Le lendemain matin ils mirent le dinghy à l'eau. Le tender passa sous le pont d'où plongeaient des garçons crâneurs. Puis il longea la ville phénicienne par le canal et s'amarra au pied du gigantesque navire-restaurant.

Au marché central les adolescents achetèrent des légumes et de la viande. Puis ils s'attardèrent devant un stand de petites cages en bois, toutes pareilles, dans lesquelles d'énigmatiques caméléons verdâtres, aux queues en crosse d'évêque, fixaient le monde de leurs yeux ronds comme des soucoupes. Ils achetèrent deux cages, avec deux caméléons.

— Il leur faut un arbre, dit Marc.

Aziz compta quinze dirhams et les escorta jusqu'à l'annexe avec le figuier. De retour au bateau ils posèrent l'arbuste sur le pont arrière et passèrent le reste de la journée à

sauter dans la mer. Les deux caméléons se déplaçaient sur leurs minuscules mains ou restaient tête en bas accrochés à une branche. Les chiennes ignoraient les deux reptiles. Quant à la chatte, elle s'était installée sur la table, yeux fixés sur ses proies.

En fin de journée ils débarquèrent à terre. La chaleur était étouffante. Pas un souffle. D'un coup on entendit cogner les chaises sur le pont. Le taud claqua et le remorqueur évita sur son ancre. Un long courant d'air se faufila dans la baie de Bizerte, faisant siffler les mâts d'antennes et les haubans. L'eau se mit à clapoter et la terre à gémir. Le vent soufflait maintenant en continu et ébouriffait les stipes de palmiers. Bientôt une grosse pluie oblique s'abattit par rafales et les promeneurs se dispersèrent en criant. Courbés sur le moteur, les adolescents revinrent au bateau sur une mer blanche battue par la pluie. Ils trouvèrent le pot renversé sur le pont, cassé. Les deux caméléons avaient disparu.

Le lendemain, par une matinée calme, ils levèrent l'ancre. Les caméléons, réfugiés sous des cordages, avaient rallié le figuier dont on avait enfermé les racines et la terre dans un sac. De gros dauphins noir et gris zigzagèrent à la proue de l'Akaï jusqu'au phare du Cap Blanc. Puis le navire mit cap au Nord-Ouest. On croisa un porte-conteneur interminable aux cheminées blanches marquées d'une étoile bleue, puis un chimiquier rouge d'Helsinki nommé Stena Poseidon.

Bientôt, de la timonerie, Marc vit, posé au loin sur l'eau bleue, un bout de terre ocre. Quatre heures plus tard l'Akaï entra dans le cirque volcanique de La Galite, avec ses six îlots sculpturaux aux noms d'animaux, les Chiens, le Galiton de l'Est, le Gallo, le Pollastro, la Gallina et les Galitons de l'Ouest.

Des myriades de goélands glissaient nonchalamment dans les courants d'air ; les mobiles blancs de maisons autrefois habitées se dispersaient dans la verdure. Le Galiton de l'Ouest élevait ses roches noires sur quatre cents mètres, couronné d'un phare. L'Akaï s'amarra dans la minuscule baie. Au même moment les masses luisantes de phoques moines paressant sur un replat se roulèrent à l'eau dans un grognement plaintif qui se modula aux cris des mouettes rebondissant le long de la falaise. Des figurines dévalaient le talus entre les buissons. Bientôt le sergent Mohammed et son enseigne buvaient un café sur le pont arrière. On pêcha et on mangea des oursins.

Le soir, un fort vent d'ouest se fraya un chemin entre les îles et balaya le pont arrière. Dans la nuit noire on entendait gronder les vagues écumantes grimper sur la falaise et

refluer dans un claquement sourd. La poupe arrondie du vieux remorqueur s'approchait dangereusement de la masse noire des roches – on leva l'ancre en pleine nuit.

L'aube blanche prit l'Akaï Sango sur une étendue marine parfaitement lisse. Puis le soleil apparut à l'horizon et remplit l'air de ses tons chauds. Un des deux caméléons se balançait avec nonchalance, queue enroulée sur la branche du figuier. En fin de matinée on arrêta le moteur en vue des côtes basses de San Antiocho pour se baigner. En fin d'après-midi on s'amarra dans le canal de Carloforte, avec les maisons aux tons pastel de San Pietro. Il y avait peu de fond. Du plat-bord on voyait s'arrondir les coquilles nacrées des *Pinna Nobilis* plantées dans le sable. Le chat bondit : d'un coup de patte il fit voler un caméléon en l'air, puis il sauta à terre avec nonchalance et le poussa du bout de la patte, comme une balle. Mais le caméléon ne bougeait plus. Il était mort. On le jeta par-dessus bord sans plus de cérémonie.

Un arbre n'est pas fait pour vivre sur un navire, dit le père.

Mais les deux enfants l'implorèrent et obtinrent un sursis jusqu'en Espagne. Ils naviguèrent encore des jours, faisant halte à Cala Fornells, longeant la côte stratifiée de Ménorque où chaque roche vous regarde de son profil monumental. Le 11 septembre, à l'heure du déjeuner, un grain s'annonça à l'extrémité de la baie d'Alcudia. Ils eurent à peine le temps de ranger la vaisselle et de remonter l'ancre. La barre blanche fondit sur tous les navires amarrés là. Ils errèrent dans l'épais rideau de pluie, croisant à moins de deux mètres d'autres bateaux fantômes perdus comme eux, s'approchant dangereusement de la côte.

Enfin, en ce mois de septembre traversé de dépressions, ils dépassèrent le relief bas des îles Ahorcados et Espalmador à la pointe ouest d'Ibiza et ralièrent Barcelone, vingt heures plus tard, sous un ciel bas encombré de trains de nuages anthracite striés d'éclairs. Soudain dans la nuit, très haut, apparut la coupole du Tibidabo, puis la ville scintillante dévala jusqu'au littoral de tours illuminées, blanches et rectangulaires, rouges ou bleues en forme d'obus.

Le figuier nain fut planté à Cadaquès, entre deux eucalyptus face à la mer. Un an plus tard il donnait ses premières figues. Mais l'Akaï Sango et ses passagers étaient déjà loin, loin du détroit de Sicile, loin du détroit de Gibraltar, voguant vers les Açores et l'Amérique.